56

THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT. 1776



56

LIBERTÉ, ÉGALITÉ,

FRATERNITÉ

OU





LA PERRUQUE BLONDE,

OU

LE BOURRU GÉNÉREUX,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE.

PAR LE CITOYEN LAUS.

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Lycée des Arts, le 13 Frimaire, de l'an troisième de la République.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT

Prix 1 liv. 10 sols.

A PARIS,

De l'Imprimerie de CAILLEAU, rue Gallande, N° 64, 1794 (*vieux style.*)

L'an troisième de l'Ere Républicaine.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
	Les Citoyens.
DUFRANC, Banquier.	*Volange.*
DUROSEL, neveu de Dufranc.	*Duruiſſel.*
La Citoyenne DUROSEL, niéce de Dufranc. (1)	*La Cne. Decroix.*
La Citoyenne LEVASSEUR.	*La Cne. Clairmonde.*
L'ÉTANG, Caiſſier de Dufranc.	*Verſeuil.*
LALOI, Juge de Paix.	*Morel.*
ARMAND, vieux Menuiſier.	*Ledoux.*
L'ÉVEILLÉ, Payſan.	*St Amand.*

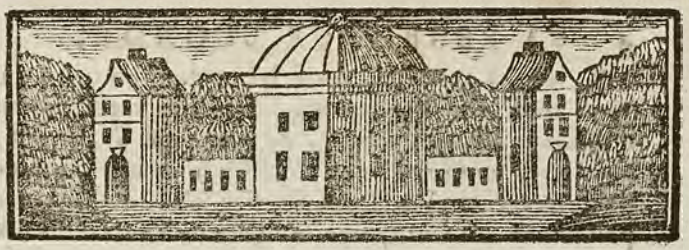
La Scène ſe paſſe dans le cabinet de Dufranc.

---

(1) Il faut que l'Actrice, qui joue ce rôle ſoit brune de chevelure.

Je ſouſſigné, déclare avoir cédé au Citoyen Cailleau, les droit d'imprimer & de vendre *la Perruque blonde, ou le Bourru gén e, Comédie en un Acte*, ſans préjudice de mes droits d'A r que je me réſerve, ſelon l'article de la Loi, ſur les Théâ s auxquels je donnerai le droit de la repréſenter. A Paris, ce 18 imaire, l'an troiſième de la République.

L. LAUS.



LA PERRUQUE BLONDE;

COMÉDIE.

SCENE PREMIÈRE.

Le Théâtre représente un Cabinet; on voit d'un côté un secrétaire & des cartons d'affaires; de l'autre quelques sièges.

L'ETANG, *devant le secrétaire, & relisant une lettre qu'il vient d'écrire.*

OUI, Citoyen Dufranc, vous n'avez pas assez de défiance des hommes; l'honnêteté de votre caractère ne vous permet pas de soupçonner qu'on puisse vous tromper. Depuis trente ans que vous êtes à la tête d'une forte maison de banque, vous n'avez manqué à aucun de vos engagemens, & vous ne croirez au peu de délicatesse des autres qu'après que vous en aurez été la dupe & la victime.... Votre meilleur

ami, le C. Levasseur, votre héros de probité, à qui vous avez prêté depuis peu, & le plus aveuglément du monde, vient, dit-on, de manquer. Si cela est, vous serez compris dans sa faillite pour une centaine de mille francs. Voilà une bouffée d'amitié payée un peu cher !... Il faut que je me hâte de l'en avertir, & que je lui fasse tenir, par un exprès, cette lettre à sa campagne. (*Il plie la lettre & la cachète.*)

SCENE II.

L'ETANG, L'EVEILLÉ, *l'Éveillé parle d'un ton très-posé, & un peu niais.*

AH! c'est toi, l'Eveillé! tu arrives fort à propos. J'allais envoyer à Taverny cette lettre au C. Dufranc, & tu la lui remettras, en t'en retournant au village.

L'EVEILLÉ.

Une lettre!

L'ETANG.

Oui: la voilà.

L'EVEILLÉ.

Vous vous moquez de moi. C'est le C. Dufranc, qui, au contraire, vous en envoie une.

L'ETANG.

Eh! donne vîte.

L'EVEILLÉ.

Un moment; que je la cherche.... Oh! vous allez me bien payer la diligence que j'ai mise à vous l'apporter! le Citoyen me l'a promis. Savez-vous que,

pour faire les cinq lieues & demie qu'il y a d'ici à Taverny, je ne suis parti qu'hier à neuf heures du matin?

L'ETANG.

Comment? hier, à neuf heures du matin! Juste ciel! tu n'as mis que vingt-quatre heures à faire ce chemin-là?

L'EVEILLÉ.

Pas davantage. Ne m'a-t-il donc pas fallu faire mes quatre repas & dormir par-dessus tout cela?

L'ETANG, *à part.*

Il marche comme il parle!

L'EVEILLÉ.

D'ailleurs, je dois avoir grand soin de moi: ma mère n'en fait plus.

L'ETANG.

C'est bien malheureux!

L'EVEILLÉ.

Et puis, sur ce grand chemin il y a toujours de la boue!... de la boue!... que c'est une bénédiction.

L'ETANG, *avec impatience.*

Donne donc vîte ta lettre. (*lisant le dessus.*) « Un assignat de dix livres au porteur, s'il a fait diligence. »

L'EVEILLÉ.

Ne vous ai-je pas bien dit?

L'ETANG, *décachète, & lit.*

Il faut l'avouer: tu as bien gagné ton argent! L'Eveillé a raison; cette lettre est datée d'hier.

« Mon affectionné l'Etang; j'apprends à l'instant » une nouvelle qui, je l'espère, n'est qu'un faux

» bruit. Mon ami Levaſſeur, m'aſſûre-t-on, vient » de faire banqueroute Si cela eſt vrai, c'eſt en- » viron cent mille francs qu'il m'emporte. Courez » vîte chez lui, & vérifiez le fait. Je reviendrai » demain a Paris pour prendre les meſures con- » venables en pareille occaſion. Faites ſçavoir mon » retour à mon neveu Duroſel & a ſa femme, & » qu'ils viennent dîner avec moi; faites-le ſçavoir » également au Citoyen Juge de Paix, le brave & » bon Laloi; il y a long-tems que nous ne nous » ſommes diſputés.

» Votre ami, *Dufranc.*

» *P. S.* A propos, de mon neveu, avez-vous payé » à ſa femme les premiers ſix mois d'intérêts de la dot » que je leur ai donnée en les mariant? Je vous avais » écrit à ce ſujet. » (*Finiſſant de lire.*)

Non, Citoyen, je ne lui ai rien payé; car je n'ai point reçu cette lettre.

L'EVEILLÉ.

Vous n'avez point reçu cette lettre? cela ſe peut, Citoyen: mais moi, je viens de vous en remettre une, & j'attends ma récompenſe.

L'ETANG, *le payant.*

Tiens; la voilà. Sur-tout, repoſe-toi avant de retourner là-bas. Du train dont tu y vas, tu riſques à gagner une pleuréſie.

L'EVEILLÉ.

C'eſt ce que tout le monde me dit; mais je ne puis pas aller plus doucement. Je ſuis ſi vif! oh! l'on m'a bien nommé, en m'appellant l'Eveillé! Adieu, Citoyen l'Etang: ſalut & fraternité.

L'ETANG.

Adieu; ménage toujours bien ta ſanté.

L'ÉVEILLÉ, *en sortant.*

Combien il faut courir ! combien il faut se donner de mouvement & de fatigue pour gagner sa pauvre vie !

SCENE III.

L'ETANG, *seul.*

(*Il ferme son secrétaire & se prépare à sortir.*)

SOYONS un peu plus diligent que lui. Levasseur demeure ici près ; allons prendre les renseignemens les plus précis sur une faillite dans laquelle le Citoyen Dufranc est si fortement intéressé !... Que je plains cet honnête homme !

SCÈNE IV.

L'ETANG, DUROSEL, LA Ce. DUROSEL.

(N. B. *Les détails qu'on lira dans la Scène suivante, indiqueront le costume que doit avoir la Citoyenne Durosel.*)

L'ETANG, *après avoir salué la Ce.. Durosel.*

AH ! bonjour, Citoyen Durosel.

DUROSEL.

Bonjour, mon cher l'Etang.

L'ETANG, *lui prenant la main.*

Permets que je te quitte un instant.

DUROSEL.

Mais, où cours-tu donc ainsi?

L'ETANG.

Une lettre très-pressée, que ton oncle vient de m'écrire, me force à sortir sur le-champ.

DUROSEL.

Comment se porte-t-il?

L'ETANG.

Bien. Il arrive ce matin de la campagne, & il t'attend à dîner avec ta Juliette.

LA Cn. DUROSEL, *à part.*

Avec ta Juliette? il est familier ce commis! (*Haut.*) Rentrez vous bientôt, Monsieur?

L'ETANG.

Dans un quart-d'heure, Citoyenne.

DUROSEL.

Je vais attendre. (*A part.*) Car j'ai grand besoin d'argent: ma marchande de modes me presse, à un point que cela n'est pas croyable.

DUROSEL.

Je reviens au plus vîte.

L'ETANG.

Ne te gêne pas pourtant; finis toutes les affaires de mon oncle; cela est plus intéressant que ce qui m'amène ici.

L'ETANG, *avec gaîté.*

Je profiterai de la permission.

LA Ce. DUROSEL.

Cependant songez que, moi, je vous attends.

(*L'Etang la salue & sort.*)

SCÈNE V.

DUROSEL, LA Ce. DUROSEL.

LA Ce. DUROSEL, *à part.*

CETTE affaire si pressée vient bien mal-à-propos! Je n'aurai jamais le tems de faire une autre toilette.

DUROSEL.

Mon amie: tu l'as bien entendu sans doute! mon oncle nous attend à dîner.

LA Ce. DUROSEL.

Oui, Durosel.

DUROSEL.

Est ce que tu te présenteras ainsi devant lui?

LA Ce. DUROSEL.

Sans doute: que trouves-tu à reprendre à mon ajustement?

DUROSEL, *riant.*

Tu veux donc permettre que je te le dise?

LA Ce. DUROSEL.

Tu me feras plaisir.

DUROSEL.

Cette Perruque blonde, par exemple, à toi qui es brune?

LA Ce. DUROSEL.

C'eſt le plus joli de ma parure.

DUROSEL.

Quelle erreur! oh! ſi vous autres femmes vous réfléchiſſiez un inſtant, vous ſentiriez combien ces traveſtiſſemens de chevelure ſont ridicules, & ſurtout comme ils vous vont mal!

LA Ce. DUROSEL.

Cela me donne l'air plus doux.

DUROSEL.

Ne le crois pas. Le teint d'une brune n'eſt pas celui d'une blonde; & en vérité la nature ſçait un peu mieux que vous, la nuance du cheveu qui vous convient.

LA Ce. DUROSEL.

Idée!

DUROSEL.

Eh! comment juſtifieras-tu ces cheveux ébouriffés, & qui te couvrent le tiers du viſage? ce chapeau à couleurs tranchantes & de ſi mauvais goût? cette robe lâche qui te ceint juſques deſſous les bras, & te maſque entièrement la taille? ces rubans qui, en ſe croiſant derrière ton dos, te donnent l'air d'un Lévite, ſous l'ancien régime?

LA Ce. DUROSEL.

Mais je ſuis miſe comme tout le monde!

DUROSEL.

Ma chère Juliette: je ne ceſſerai jamais de te répéter que ce n'eſt pas *comme tout le monde* que l'on doit ſe mettre; mais qu'il faut conſulter ſa bourſe. Tu ſçais que je ſuis né ſans fortune, qu'orphelin dès

mon bas âge, je dois mon éducation aux bontés de mon oncle, & que, grâce à ſes ſollicitations preſſantes, je lui ſuis encore redevable de la place que j'occupe dans les Bureaux de la République, que cette place enfin ne me rapporte que trois mille livres par an. Tu ſçais de plus...

LA Ce. DUROSEL.

Oui, je ſçais, (& tu n'as pas beſoin de me le rappeller,) que je n'étais qu'une villageoiſe, fille du concierge de la maiſon de ton oncle; que cet homme reſpectable m'ayant priſe en amitié, m'a mariée à toi, en nous donnant pour dot douze cent livres de rente. Je ſçais tout cela. N'eſt-ce pas ce que tu voulais me rappeller?

DUROSEL.

Hé bien?

LA Ce. DUROSEL.

Eſt-ce une raiſon pour que ton oncle exige que je porte à la ville mes anciens habits de village?

DUROSEL.

Je ne le penſe point; mais il y a loin de ta première ſimplicité aux colifichets ridicules dont tu ſurcharges aujourd'hui ta parure. Tu connais le caractère de mon oncle; honnête, franc, généreux, mais, en même-tems, bruſque juſques à la rudeſſe; je crains qu'il ne s'emporte violemment contre toi, s'il te voit ainſi vêtue.

LA Ce. DUROSEL.

Mais, mon cher Duroſel, trouves-tu que ce ſoit un crime pour une jeune femme que de ſuivre la mode?

DUROSEL.

Un crime?... non, mon amie: mais il eſt des

modes qu'une femme, qui se respecte, ne doit jamais suivre, & sur-tout aussi servilement que tu le fais; il est des modes qu'il faut laisser à cette classe de Citoyennes qui cherchent plutôt à exciter, à piquer l'attention distraite des hommes par la bisarrerie de leur costume que par l'élégance de leur parure.

LA Ce. DUROSEL.

Et la mienne, mon ami?...

DUROSEL.

Est du nombre de celles dont je te parle.

LA Ce. DUROSEL.

Cette critique, autant injuste qu'amère, de mes ajustemens m'étonne dans un homme de ton âge. Ne crains-tu pas, si quelqu'un t'entendait, qu'il ne te traitât de rigoriste, d'original?...

DUROSEL.

Je vois que tu prends des détours pour ne pas dire *de pédant.*

LA Ce. DUROSEL.

Ah! Durosel qu'oses-tu penser de ta femme? mais tes reproches me paraissent mal fondés! Que ton oncle, à soixante ans qu'il a, tienne fortement aux manières, aux usages de son vieux tems; peut-être est-il excusable: mais toi, à vingt-six ans!...

DUROSEL.

Eh! je ne te dis tout cela, ma Juliette, qu'à cause de mon oncle: je le connais.

LA Ce. DUROSEL.

Rassure-toi à cet égard. Gageons qu'il va me trouver charmante avec cette Perruque.

DUROSEL.

Je le désire plus que je ne l'espère.

LA Cᵉ. DUROSEL.

D'ailleurs il m'aime, ton oncle, tu le sçais?

DUROSEL.

Oui, il te chérit en père.

LA Cᵉ. DUROSEL.

Mon ami, en pourrais-je douter, puisqu'il m'a mariée avec toi? ah! il a mis par-là le comble à tous ses bienfaits.

DUROSEL.

Tant de tendresse peut faire pardonner aisément un peu de frivolité. Au reste, pour parler encor de toilette....

LA Cᵉ. DUROSEL.

Encore!

DUROSEL.

Mais pour en parler pour la dernière fois, j'espère que tu as assez de raison pour régler ta parure sur la médiocrité de nos revenus. N'oubli pas qu'il est plus aisé de réprimer la première fan sie que de satisfaire toutes celles qui viennent ensu : & songe *qu'un peu*, répété plusieurs fois, fait be .

LA Cᵉ. DUROSEL.

Oui, mon ami.

DUROSEL.

Sur-tout ne prends jamais rien à crédit; car c'est donner alors à quelqu'un des droits sur ta tranquillité. Quand on ne paye pas au terme fixé, on est honteux de voir son créancier; on est dans l'appréhension en lui parlant; on s'abaisse à ces excuses pitoyable.

ment motivées: peu-à-peu on perd sa franchise, & l'on vient enfin à se déshonorer par les mensonges les plus méprisables, ou par quelque chose de pis encore. Mais adieu : tandis que je m'occupe ici à moraliser, le temps marche, & il faut que je me rende à mon bureau. Je te laisse : attends ici tranquillement le caissier de mon oncle ; tu m'excuseras auprès de lui de n'être pas resté.

LA Ce. DUROSEL.

Mais l'Etang ne me connaît point!

DUROSEL.

Tu as raison : j'ai oublié tout-à-l'heure de te présenter à lui.

LA Ce. DUROSEL.

S'il allait ne pas me payer!

DUROSEL.

Eh! n'as-tu pas sur toi la lettre de mon oncle?

LA Ce. DUROSEL.

La voici.

DUROSEL.

Elle te suffira. Ecoute : je rentrerai de bonne heure à la maison pour te ramener ici.

(*Il sort après l'avoir baisée au front.*)

SCÈNE VI.

LA Ce. DUROSEL, *seule & s'asseyant.*

MON mari, je pense, s'alarme à tort. Je crois bien qu'il est possible que son oncle soit d'abord étonné

de ma nouvelle miſe, lui qui ne m'a jamais vue que ſous un bavolet de baptiſte & avec un juſte de futaine qui me ſerrait exactement la taille; peut-être même au premier moment ſe fâchera-t-il, tempêtera-t-il: mais je lui ſoûrirai, je ſauterai à ſon cou, & tout ſera pardonné. D'ailleurs je connais l'oncle de Duroſel, & je le connais pour le moins auſſi bien que lui. Six mois dans le monde forment plus une femme que les hommes n'y apprenent en ſix ans. Les vieillards, ai-je cru remarquer, ne ſont pas ſi ennemis, qu'on le dirait bien, de la parure; ils n'aiment point à voir une jeune femme négliger ſa toilette; ils croient, comme les jeunes gens, qu'ils ſont de moitié dans les frais que nous faiſons pour plaire; cette idée les rajeunit, & nous fait tout obtenir d'eux. Ainſi: que la crainte d'exciter l'humeur de Dufranc ne me tourmente plus. Songeons plutôt au contraire à l'ajuſtement nouveau que je puis acheter avec l'argent que va me donner ce beau Monſieur... qui rentre enfin.

SCENE VII.

LA Ce. DUROSEL, L'ÉTANG.

L'ETANG.

MILLE pardons, Citoyenne, ſi je vous ai fait attendre ſi long-tems; mais les affaires du C. Dufranc, affaires de la plus grande importance, m'ont retenu dehors plus de tems que je ne le croyais.

LA Ce. DUROSEL.

Il n'y a point de mal, Monſieur.

L'ETANG.

Que desirez-vous de moi?

LA Ce. DUROSEL.

Voici une lettre que j'ai reçue de mon oncle, il y a environ douze jours; mais une indisposition, qui, heureusement n'a pas eu de suites, m'a empêché alors de vous l'apporter.

L'ETANG.

Vous me parlez de votre oncle, Citoyenne! est-ce que j'aurais, par hasard, l'avantage d'être connu de lui?

LA Ce. DUROSEL, *étonnée.*

Vous le connaissez beaucoup, Monsieur. Je suis la niéce de M. Dufranc.

L'ETANG.

Vous! la femme de mon ami Durosel?

LA Ce. DUROSEL.

Oui, Monsieur, moi-même.

L'ETANG, *lui avançant un fauteuil.*

Donnez-vous la peine de vous asseoir. Je n'avais pas encore eu le bonheur de vous voir, & Durosel m'a fait long-tems attendre ce moment. Je le gronderai.

LA Ce. DUROSEL.

L'éloignement de notre quartier, la mauvaise saison, la rareté des voitures, & sur tout les occupations journalières de mon mari, voilà les seules causes....

L'ETANG.

Voulez-vous me remettre la lettre de votre oncle? Je sçais d'avance ce qu'elle contient: le C. Dufranc m'en

m'en a prévenu. Mais qu'eſt-il donc devenu ce Durosel ?

LA Ce. DUROSEL, *lui donnant la lettre.*

Il vous a attendu quelque tems, & l'heure de ſes affaires l'a obligé de me laiſſer ſeule ici.

L'ETANG, *d'un ton aimable.*

Que je ſuis fâché, Citoyenne, de vous avoir ainſi déſobligée, la première fois que nous faiſons enſemble connaiſſance !

LA Ce. DUROSEL, *à part.*

Il eſt aimable ! Je vais recevoir mon argent.

(*L'Etang décachète la lettre & la lit tout bas : ſon viſage ſe renfrogne ; il jette de tems en-tems un coup d'œil ſur la Ce. Durosel, & le reporte ſur la lettre, comme s'il les comparait enſemble.*)

L'ETANG, *à part.*

Ce n'eſt pas elle : encor une friponne !

LA Ce. DUROSEL, *à part.*

Il me paraît que la lettre de mon oncle ne le rend pas de bonne humeur ! Que cela veut-il dire ?

L'ETANG, *avec humeur.*

Citoyenne ?

LA Ce. DUROSEL.

Monſieur ?

L'ETANG.

Vous n'êtes pas la nièce du C. Dufranc.

LA Ce. DUROSEL.

Pardonnez-moi.

L'ETANG.

Ce n'eſt pas vous qui avez épouſé ſon neveu.

LA Ce. DUROSEL.

Je suis la femme de Durosel.

L'ETANG.

Et pouvez-vous me dire l'objet de votre visite ?

LA Ce. DUROSEL.

Assurément. Je viens vous demander six cent livres pour six mois de la dot que l'oncle de mon mari....

L'ETANG, *l'interrompant.*

Avez-vous la quittance du Citoyen votre époux ?

LA Ce. DUROSEL.

Son oncle ne nous a point écrit de vous en donner une, & j'ai pensé que, de confiance, vous pourriez.... D'ailleurs il m'a accompagnée ici, vous le sçavez.

L'ETANG.

Je sais bien que vous êtes arrivés ensemble ; mais, à coup sûr, il m'aurait parlé de vous, si vous étiez sa femme.

LA Ce. DUROSEL.

Mais cette lettre ?...

L'ETANG.

Ne prouve rien. Il nous arrive tous les jours de ces aventures-là.

LA Ce. DUROSEL.

Monsieur : vous m'insultez.

L'ETANG.

Ce n'est nullement mon intention : mais cette lettre sur laquelle vous vous appuyez, & que vous m'apportez vous-même, détruit toute la confiance que, sans elle, j'aurais pu avoir en vous.

LA Ce. DUROSEL.

Comment donc, Monsieur! me serais-je trompé de lettre? Voyons. (*Elle regarde le dessus*). C'est bien elle-même.

L'ETANG.

Si c'est-là la lettre sur laquelle la Ce. Durosel devait recevoir les arrérages de sa dot, assûrément ce n'est pas vous qui deviez me la remettre.

LA Ce. DUROSEL.

Eh! pourquoi donc, s'il vous plaît?

L'ETANG.

C'est que j'ai de la peine à croire que vous soyez la personne dont il y est question.

LA Ce. DUROSEL.

Me prenez-vous pour une aventurière?

L'ETANG.

Je ne dis pas cela, Citoyenne; mais daignez en écouter la lecture; je vous fais juge vous-même de notre différent.

(*Il lit la lettre.*)

« Vous voudrez bien, mon cher l'Etang, payer, à » la personne qui vous remettra cette lettre, les six » mois de la dot de douze cent livres que je lui ai » assignées en la mariant avec mon neveu Durosel..»

LA Ce. DUROSEL, *l'interrompant d'un air triomphant.*

Eh bien, Monsieur?

L'ETANG.

Patience, Citoyenne: écoutez jusqu'au bout.

» J'ai recommandé à ma chère Juliette de les » aller chercher elle-même; je veux que vous la

» voyiez, & je crois que vous en ſerez content. C'eſt » une petite fille élevée à la campagne, fort ſimple » & fort unie dans ſes manières.... brune....aux yeux » éveillés... les plus belles couleurs du monde, quoi- » que le ſoleil l'ait un peu hâlée. Je m'imagine la » voir entrer chez vous en petit bonnet rond, comme » Annette, rouge juſqu'aux oreilles, & n'en étant » que plus jolie.... Recevez-la avec bonté; car la » pauvre enfant eſt fort timide....

LA Ce. DUROSEL, *l'interrompant avec humeur.*

Le beau portrait qu'il fait de moi! Si j'avais conſervé un pareil coſtume, j'aurais en vérité une belle tournure! Le pauvre homme radote.

L'ETANG.

Vous voyez à préſent, Citoyenne, que je ne puis vous payer la ſomme ſur laquelle vous comptiez.

LA Ce. DUROSEL.

Cependant, Monſieur, malgré les mauvaiſes plaiſanteries que mon oncle a pu ſe permettre pour s'égayer, je n'en ſuis pas moins la femme de Duroſel. En vérité, il eſt bien déſagréable d'être venue, de ſi loin & par le tems qu'il fait, chercher une contrariété pareille, moi ſur-tout qui ne me lève ordinairement qu'à midi! Il ne fallait pas moins que le beſoin abſolu d'argent pour me tirer de mon lit à huit heures.... Car on ne vous trouve, vous autres, que le matin.

L'ETANG.

Je ſuis fâché de ce beſoin abſolu d'argent: à coup ſûr cependant, je ne vous en donnerai point. Je

ne remettrai pas à une blonde élégante ce qui appartient à une brune campagnarde.

LA Ce. DUROSEL.

Mais, Monsieur : quand je vous répète que je suis la nièce du Citoyen Dufranc ; vous devez me croire, je pense....

L'ETANG.

Eh-bien, Citoyenne, si vous l'êtes...

LA Ce. DUROSEL.

Si je la suis?

L'ETANG.

Vous ne soupirerez pas long-tems après ce cher argent, puisque, comme je l'ai déja dit à mon ami Durosel, son oncle revient aujourd'hui de Taverny & qu'il l'attend à dîner avec sa femme.

LA Ce. DUROSEL.

Je sors donc pour revenir bientôt avec mon mari ; & M. Dufranc saura la manière dont vous m'avez reçue.

L'ETANG.

Je serai le premier à le lui dire : mais je crois qu'il ne tardera pas à l'apprendre. Justement, il arrive ; j'entends sa voix.

LA Ce. DUROSEL, *à part.*

Je ne suis pas trop rassûrée ; l'inquiétude commence à s'emparer de moi. Au reste, il n'y a qu'un moyen de me tirer de-là : traitons tout ceci gaiment. Il approche... Aye, aye ; adieu tout mon courage.

SCÈNE VIII.

LA Ce. DUROSEL, DUFRANC, L'ETANG.

DUFRANC, *sans regarder particulièrement la Citoyenne Durosel.*

SALUT, Citoyenne.

(*Elle s'avance pour l'embrasser; il se tourne machinalement vers l'Etang.*)

LA Ce. DUROSEL, *à part.*

Il ne m'a pas reconnue!

DUFRANC.

Bonjour, mon cher l'Etang. J'ai beaucoup de plaisir à vous revoir. Vous avez reçu ma lettre, sans doute?

L'ETANG.

J'en ai reçu deux. L'une d'elles regardait les affaires du Citoyen Levasseur; & j'ai exécuté vos ordres sur-le-champ; à l'égard de l'autre que voici, je vous avoue que je n'y comprends rien.

LA Ce. DUROSEL, *hésitant.*

C'est moi, mon oncle, qui viens....

DUFRANC, *à part.*

Que vois-je? Ma nièce ainsi masquée! Feignons de ne pas la reconnoître. (*Haut.*) De quelle autre lettre me parlez-vous?

L'ÉTANG.

De celle que vous avez envoyée il y a une douzaine de jours, à la citoyenne Durosel pour toucher six cent liv. & que la personne que vous voyez devant vous, réclame en se prétendant votre nièce.

DUFRANC.

Qui? cette poupée-là, ma nièce! Non : le diable m'emporte, ce n'est pas elle & j'en serais bien fâché. Ma Juliette est trop sage, trop raisonnable, pour se permettre ce bisarre étalage. Vous verrez que cette friponne-ci aura attrapé ma lettre, je ne sais comment; & qu'elle comptait vous escroquer une demie douzaine d'assignats de cent livres. Je suis fort aise d'être arrivé à tems pour prévenir une si singulière supercherie.

LA Ce. DUROSEL, *à part.*

Comme il m'humilie!... Je reste confondue.

DUFRANC, *à part.*

Courage, mon cœur, point de foiblesse. (*Haut.*) Sortez d'ici au plus vîte, ou je vais...

LA Ce. DUROSEL, *éclatant en sanglots.*

Oh! mon bienfaiteur! mon bienfaiteur!

DUFRANC.

Parbleu! vous l'avez bien trouvé, votre bienfaiteur! Eh! je ne vous connais pas seulement!

LA Ce. DUROSEL.

Pouvez-vous me traiter ainsi?

DUFRANC.

Cessez de m'importuner, & sortez. (*Bas à l'Étang.*) Reconduisez-la jusqu'en bas, mon ami, & donnez-lui quelques consolations. Sûrement j'ai été trop loin:

mon humeur bourrue m'a trop emporté !.. Qu'elle revienne dîner, & je l'embrasserai.

(*L'Étang reconduit la Ce. Durosel.*)

SCÈNE IX.

DUFRANC, *seul.*

HEUREUSEMENT elle a quitté la place ! Je ne sais si je lui aurais tenu rigueur plus long-temps. Mais quand j'y réfléchis, ô ciel! la ridicule manière de se mettre! Eh! ma Juliette a pu l'adopter? Ma Juliette, élevée dans la simplicité des mœurs de la campagne, & qui m'avait promis d'y persévérer! Oh! la mode! la mode! quel pouvoir as-tu donc sur toutes les têtes femelles? Je crois, Dieu me damne, que si la mode venait de garder le silence; elles pourraient se résoudre à ne plus babiller!

SCENE X.

DUFRANC, L'ETANG.

DUFRANC.

EH BIEN, mon ami! ma nièce est-elle un peu moins chagrine?

L'ETANG.

La leçon a produit son effet. Votre nièce est partie,

accablée de honte & navrée de chagrin. Elle craignait sur-tout d'avoir perdu votre tendresse.

DUFRANC, *vivement.*

Tu l'as bien assûrée du contraire.

L'ETANG.

Deux mots que je me suis permis sur la vivacité de votre caractère ont un peu remis son ame; mais j'ignore si elle osera paraître de long-tems devant vous.

DUFRANC.

La pauvre petite! Je me rendrai tout-à-l'heure chez elle, & je la ramenerai ici moi-même. Parlons à present d'affaires. Avez-vous pris des renseignemens sur la faillite de Levasseur?

L'ETANG.

Oui; & elle est complette.

DUFRANC.

Le coquin! Mais est il bien possible, mon cher l'Etang, qu'un négociant qui jouissait de la meilleure renommée, ait emprunté une aussi grosse somme à son ami pour avoir le barbare plaisir de la lui emporter? Je ne sçais; mais je me plais à croire qu'il en aura mis à couvert au moins une partie, pour me la faire rendre par quelqu'un de confiance.

L'ETANG.

C'est votre cœur qui parle, Citoyen. Mais, hélas! il s'égare en jugeant des autres par lui. Pouvait-il ignorer, ce misérable Levasseur, l'état de ses affaires lorsqu'il vous emprunta la semaine dernière les cent mille francs qu'il vous emporte aujourd'hui?

DUFRANC.

L'ingrat! le perfide! à qui donc pouvoir se fier!

L'ETANG.

Vous le dirai-je ? A peu de personnes, Citoyen. Cela n'est que trop vrai ; cela n'est malheureusement que trop prouvé pour l'humanité.

DUFRANC.

Oh ! que ne puis-je le faire arrêter ! Comme je le tiendrais avec plaisir en prison !... Mais sa femme a de la fortune, & sans doute elle me rembourſera.

L'ETANG.

Bon ! Oubliez-vous la marche de ces misérables banqueroutiers ? Ils se font séparer de bien d'avec leur femme, ils rompent la communauté, & la femme ensuite partage avec son mari ce que la loi lui a permis de dérober à de légitimes créanciers.

DUFRANC.

Cela sera sans doute comme vous dites : n'en parlons plus ; cette infâmie me mettrait hors de moi-même.

L'ETANG.

Cent mille francs !

DUFRANC.

Eh ! ces trois mille liv. que j'avais prêtées à Armand, à ce jeune Menuisier pour s'établir, & dont le billet est échu, seraient-elles aussi perdues ?

L'ETANG.

J'ai passé à son attelier, en revenant de chez Levasseur ; je n'ai pu parler au fils ; mais son Père m'a assuré qu'il vous verrait ce matin.

DUFRANC.

Dieu merci, voilà un honnête homme ! La rentrée de ces trois mille livres me console presque des cent

mille francs que je perdrai peut-être avec ce misérable négociant.

L'ETANG.

Il y aura à diminuer les ouvrages qu'il a fournis ici.

DUFRANC.

Cela eſt juſte. Mais j'entends quelqu'un ! Serait-ce le père d'Armand ?

L'ETANG, *regardant dans l'anti-chambre.*

Non : c'eſt la Citoyenne Levaſſeur.

DUFRANC, *en colère.*

Quel nom avez-vous prononcé ?... Comme je vais la traiter ! Je lui dirai ſans ménagement tout ce que j'ai ſur le cœur. (*A part.*) Qu'allais-je faire ? Ah ! que perſonne ne ſoit témoin des reproches dont je vais l'accabler, & qu'elle a mérités ; épargnons-lui au moins cette humiliation. (*Haut.*) L'Etang, paſſez chez le Juge de Paix, comme je vous en ai prié par ma lettre.

L'ETANG.

Vous faites bien de me le rappeller ; je l'avais oublié.

DUFRANC.

Je l'attends à dîner : pour cet article-là, ſongez-y. Ah ! faites-le rire en lui contant l'hiſtoire de ma nièce.

L'ETANG.

J'y vais. (*A la Ce. Levaſſeur.*) Entrez, Citoyenne : le Citoyen Dufranc eſt dans ſon cabinet.

(*Il ſort.*)

SCENE XI.

DUFRANC, LA Ce. LEVASSEUR.

DUFRANC.

LA femme d'un perfide banqueroutier oſe ici mettre les pieds! Citoyenne, venez-vous inſulter à ma folle confiance?

LA Ce. LEVASSEUR.

Citoyen; avant de m'injurier, je vous ſupplie de m'entendre.

DUFRANC.

Comment avez-vous l'audace de vous préſenter en ce moment devant moi?

LE Ce. LEVASSEUR.

Ah! ne m'accablez pas de votre colère, quoiqu'elle ne doive vous paraître que trop juſte.

DUFRANC.

Je me flatte que les Autorités vont m'aider à me venger d'un fripon qui m'enlève une grande partie de ma fortune.

LA Ce. LEVASSEUR.

Un fripon!.. Mais, dans mon funeſte état, je dois tout ſupporter ſans me plaindre. Daignez du moins, Citoyen, daignez écouter les dernières paroles de mon mari lorſqu'il a pris le parti de s'éloigner pour ſe ſouſtraire aux pourſuites de ſes créanciers. « Vas, m'a-t il dit, le plutôt que tu » pourras, chez mon ami Dufranc »...

DUFRANC.

Lui! mon ami? il ne le fut jamais; au moins il ne mérita jamais de l'être.

LA Ce. LEVASSEUR, *continuant.*

» Assure-le bien que mon plus grand chagrin est » celui que je lui cause; que j'avais compté sur » des rentrées qui m'ont manqué; que j'espère me » trouver bientôt dans une position moins cruelle, » & que je lui remettrai les premiers fonds dont il » me sera possible de disposer ».

DUFRANC, *à part.*

La peste soit des femmes! avec leurs paroles emmiellées, elles pensent nous séduire: mais je serai ferme.

(*haut.*)

Voilà des discours auxquels je dois sans doute me fier infiniment! Eh! qui peut me garantir que vous n'êtes pas d'accord avec votre mari, pour me tromper encore, pour suspendre les effets de ma vengeance?

LA Ce. LEVASSEUR.

Qu'osez-vous penser & me dire?

DUFRANC.

Pas tout ce que vous mériteriez.

LA Ce. LEVASSEUR.

Continuez, Citoyen. Moi, vous tromper, hélas! lorsque je ne viens chez vous que pour vous rassûrer autant qu'il m'est possible de le faire, lorsque je n'y viens que pour remplir un devoir sacré; quand, pour y satisfaire, je m'oublie moi-même, j'oublie la misère qui m'accable; cette affreuse misère contre laquelle je ne puis attendre aucun se-

cours ! Ne suis-je donc pas assez malheureuse ? Faut-il encore, faut-il que ma situation vous donne le droit de m'outrager ?

DUFRANC.

Quoi ! Vous ne seriez pas séparée de biens d'avec votre mari ? Vous n'auriez pas mis, par ce moyen si ordinaire, votre fortune à couvert ?

LA Ce. LEVASSEUR.

Non, Citoyen ; je vous assûre.

DUFRANC, *avec emportement.*

Je m'y attendais pourtant !

LA Ce. LEVASSEUR,

Quand j'aurais moins aimé mon mari pour ne pas l'aider de tout ce que je possédais, de quelle infâmie me soupçonnez-vous ? Quelles odieuses manœuvres prêtez-vous à une infortunée, qui, je vous le répète, se trouve réduite aujourd'hui à la dernière misère ?

DUFRANC, *ému.*

Diriez-vous la vérité, Citoyenne ?

LA Ce. LEVASSEUR.

Oui, Citoyen, oui. Jouissez complétement de mon infortune. Je ne sçais, dans ma détresse, à qui m'adresser pour obtenir le plus léger secours, puisque je n'ai pas un parent ici, & que je ne puis espérer d'y trouver, en ce moment, un seul ami.

DUFRANC.

Vous êtes sans ressource ! vous manquez de tout ! (*Il tire son porte-feuille qu'il met dans la main de la Ce. Levasseur.*) Tenez, Citoyenne : prenez ces six

cent livres: je suis fâché de n'avoir que cela sur moi.... Sortez, Citoyenne.

(*Il la reconduit vers la porte.*)

LA Ce. LEVASSEUR, *hors d'elle-même.*

Citoyen! Citoyen! ah! quel homme êtes-vous? Reprenez, je vous conjure, ce porte-feuille...

DUFRANC, *la poussant vers la porte.*

Eh! sortez donc, vous dis-je; je n'ai pas le tems de vous écouter.

LA Ce. LEVASSEUR.

J'obéis.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XII.

DUFRANC, *seul.*

LA position de cette femme est bien malheureuse sans doute: mais que n'avait-elle profité de l'avantage du divorce! Qu'elle est sage, qu'elle est salutaire cette loi! Autrefois un mari dissipateur abusait de son empire sur un sexe faible & aimant, pour forcer une épouse trop soumise à souscrire solidairement aux engagemens qu'il contractait; il entraînait dans son naufrage, sa malheureuse compagne, & la plongeait elle & ses enfans, dans une affreuse misère: aujourd'hui, dès l'instant qu'une femme prudente peut s'appercevoir du dérangement ou des mauvaises spéculations de son époux, elle rompt, & pour toujours, une association, qui ne pourrait devenir pour elle que ruineuse ou déshonorante.....

Mais me voilà assez embarrassé ! l'Etang a emporté la clef de la caisse, & je suis exactement sans le sol. L'arrivée du Menuisier me ferait beaucoup de plaisir. Je l'apperçois, je crois ! Oui, c'est lui-même.

SCÈNE XIII.

DUFRANC, ARMAND.

DUFRANC, *allant au-devant d'Armand.*

AH ! voici un galant homme ! Il se doute que j'ai besoin d'argent, & il m'en apporte.

ARMAND, *embarrassé.*

Moi, Citoyen ?

DUFRANC.

Oui, vous. Sans doute, vous allez me remettre les trois mille francs que j'ai avancés à votre fils, vous le savez, pour former son établissement de menuisier ; trois mille francs dont il m'a fait son billet, billet que voici, & qui est échu depuis plusieurs jours !

(*Il prend le billet dans le sécrétaire.*

ARMAND, *pleurant.*

Hélas ! Citoyen....

DUFRANC.

Qu'allez-vous donc me dire ? Est-ce que je n'aurais point mon argent ?

ARMAND.

Mon pauvre fils s'est empressé de partir avec la première

première requisition, & il vient d'être blessé à l'une de nos dernières affaires. Je n'ai pas voulu le laisser aller à l'hospice militaire, pour y occuper un lit qui peut être utile à des soldats moins fortunés encore que lui.

DUFRANC.

Hé bien?

ARMAND.

Hé bien! il se trouve en ce moment, hors d'état de vous payer, puisqu'il est hors d'état de gagner sa vie : mais soyez sûr que le premier quartier de la pension qu'il va recevoir de la République, je vous l'apporterai sur-le-champ.

DUFRANC.

Eh! de quelle pension me parlez-vous?

ARMAND.

De quelle pension! de la pension la mieux méritée, du dédommagement que lui doit la Patrie pour une jambe qu'il vient de perdre pour sa défense.

DUFRANC.

Il a perdu une jambe! (*à part*) Oh! c'est une autre affaire! il est plus à plaindre que moi. (*haut*) Vous dites donc qu'il arrive de l'armée avec une jambe de moins?

ARMAND.

Oui, Citoyen.

DUFRANC.

Bien sûr?

ARMAND.

Que trop malheureusement.

DUFRANC.

Il n'a pu marcher pour venir jusqu'ici?

ARMAND.

Impossible !

DUFRANC.

Eh bien ! puisqu'il n'a plus qu'une jambe, qu'il s'aille promener avec son billet, & que je n'entende plus parler de cette créance.

(*Il déchire le billet*).

ARMAND.

Mais, que faites-vous ?

DUFRANC.

Je paye ma dette particulière, en attendant que la République s'acquitte envers lui de la dette de nous tous. Retournez vîte le consoler.

ARMAND, *voulant sortir.*

Je vais lui rendre la vie.

DUFRANC, *le retenant.*

Mais il a fait de l'ouvrage pour moi ?

ARMAND.

Environ pour cent écus.

DUFRANC.

En avez-vous là le mémoire ?

ARMAND.

Oui, Citoyen.

DUFRANC.

Donnez. (*Il prend une plume & le signe.*) Le voici arrêté, demain mon Caissier vous le payera ; & dites à votre fils que s'il a d'autres besoins, je lui avancerai le premier quartier de la pension qu'il attend.

ARMAND, *avec effusion.*

Citoyen...

DUFRANC, *lui imposant silence.*

C'est assez : si vous ajoutez un mot, je lui fais refaire un autre billet.

ARMAND.

Mais la reconnaissance....

DUFRANC.

Que le Diable t'emporte avec ta reconnaissance! Est-ce que ce n'est pas moi qui suis le plus heureux de nous trois? Ton fils a versé son sang pour la Patrie ; je viens faiblement à son secours.... Eh! quel enfant assez dénaturé hésiterait de récompenser celui qui a défendu les jours de sa mère? Vas-t'en.

Armand sort.

SCÈNE XIV.

DUFRANC, *seul.*

LA reconnaissance est un sentiment bien naturel dans une ame sensible : mais Armand se trompe en croyant ici m'en devoir. Ce serait à moi à le remercier, puisqu'il m'a fait goûter le plus doux des plaisirs.... Voilà trente ans que je fais la banque; & jamais je n'avais placé mon argent à un si haut intérêt qu'aujourd'hui... Soulager les Infortunés, secourir les Défenseurs de la Patrie, c'est s'acquitter des obligations que la Providence nous a imposées. Elle a placé le Riche auprès de l'Indigent pour adoucir, en son nom, ses peines, & sa misère ; & tout l'argent qu'il détourne pour un autre usage, celui qu'il employe fastueusement à ses voluptés est un vol qu'il fait aux malheureux. Mais j'oublie que j'ai une pauvre nièce à conso-

ler ; ma chère Juliette ! Il faut que j'aille à l'instant chez elle.

(*Il s'approche de son bureau & en repousse les tiroirs dans l'intention de le fermer.*)

SCENE XV & *dernière.*

DUFRANC, LALOI, DUROSEL, LA Ce. DUROSEL.

DUROSEL, *dans le fond du Théâtre.*

COURAGE, mon amie : avance la première.

LA Ce. DUROSEL.

Je n'ose.

LALOI.

Ne craignez rien de son humeur : nous sommes-là ! D'ailleurs Dufranc n'est plus irrité contre vous, puisqu'il vous a fait demander.

LA Ce. DUROSEL.

Sa bonté m'enhardit. (*S'avançant sur la Scène.*) Mon cher oncle, permettez que la simple Juliette...

DUFRANC, *sur le point de fermer son secrétaire, se retourne.*

J'entends ma nièce Durosel ! Approche, ma chere amie : il y a bien long tems que nous ne nous sommes vus, n'est-ce pas ? Comme tu es embellie !.. Allons, point de timidité : viens dans les bras du plus tendre des oncles.

(*Il l'embrasse.*)

DUROSEL, *avec exclamation.*

Mon oncle embraſſe ma femme!

DUFRANC.

Eh! c'eſt toi, Duroſel!

LALOI.

Et moi auſſi, mon ami.

DUFRANC.

Bonjour, mon cher Laloi. Nous ne comptions pas déraiſonner enſemble aujourd'hui : mais des affaires, un peu trop ſérieuſes, ma foi, m'ont rappellé à Paris, & me procurent le plaiſir de vous voir tous.

LA Cᵉ. DUROSEL.

Mon oncle, je vous le déclare devant mon époux & devant votre ami : vous trouverez déſormais en moi la nièce la plus ſoumiſe....

DUFRANC.

Que veux tu dire? ce n'eſt point là ton langage ordinaire : ne ſongeons qu'au plaiſir de nous revoir. A propos : il faut que je te faſſe rire un moment. Tu ne ſais peut-être pas qu'une autre femme que toi, une femme du bel air, a cherché ce matin, en ſe préſentant ſous ton nom, à me ſubtiliſer mon argent? L'effrontée! avec ſes cheveux faux & ſon viſage plâtré, n'a-t-elle pas voulu me ſoutenir à moi-même qu'elle était ma nièce? Mais je te connais trop bien, ma pauvre Juliette, pour m'être laiſſé tromper auſſi groſſièrement; je l'ai renvoyée bien vîte d'où elle venait, & je t'ai fait dire ſur le champ que je voulais te voir.

LALOI, *à demi voix.*

Arrêtez-vous, mon ami : vous allez vous échauffer

DUFRANC *du même ton à Laloi.*

M. le Docteur, ne prenez pas tant d'intérêt à ma santé. (*A sa nièce.*) J'ai été bien aise de t'avertir, ainsi que ton mari, d'être en garde contre cette friponne qui te perdrait, par-tout, de réputation, si elle continuait à porter ton nom avec un extérieur aussi indécent. Mon amie, mon neveu, voilà ma vraie nièce, ma chere Juliette. Si l'autre s'avisait de se présenter chez vous, faites-moi le plaisir de la mettre à la porte, comme je n'y manquerai pas pour mon compte.

LA Cᵉ. DUROSEL, *fondant en larmes & voulant embrasser les genoux de son oncle qui l'en empêche.*

Pardon, mon oncle: oui, pardon, mon second père.

(*Dufranc la serre dans ses bras.*)

LALOI, *à demi-voix.*

Mon ami: vous voyez qu'elle se repent; il faut sçavoir excuser quelque chose à son âge.

DUFRANC, *du même ton.*

Taisez-vous, M. le doucereux.

DUROSEL.

Mon oncle: je suis accoutumé à vos bienfaits: mais ce dernier est le plus grand de tous. Une société, très-peu faite pour nous, avait tourné la tête à mon amie; la vanité la jettait dans des dépenses auxquelles ils nous eût été impossible de suffire. Le croiriez-vous? Cette seule Perruque blonde qui vous a tant fâché, m'a coûté, d'honneur quinze jours de mes appointemens. Mais, à compter d'au-

jourd'hui, ma femme eſt bien corrigée ; elle me l'a promis, & je vous le promets pour elle. Si vous voulez que je ſois heureux, rendez votre amitié à votre nièce....

DUFRANC.

Je n'ai point ceſſé d'aimer celle-ci ; mais que je ne revoye jamais l'autre. Mon pauvre Duroſel : puiſque tu n'as pas la force de t'oppoſer aux extravagances de ta femme, voici l'expédient que j'imagine, moi, pour la guérir au moins de celle-ci. Le contrat de la rente de douze cent liv que je vous fais n'eſt point encore paſſé ; il le ſera demain : mais j'y mettrai une petite clauſe ; c'eſt que ce ſera ma nièce, ma vraie nièce, (entendez vous ?) qui en viendra toucher les quartiers chez l'Etang ; & pour bien conſtater que c'eſt elle-même, elle ſera tenue de joindre, à la quittance, un procès-verbal de deſcription de ſa perſonne, viſé & approuvé par ſon mari. La voilà dans ſon état naturel : allons, Citoyen Juge de paix, prenez ſur mon bureau une feuille de papier timbré, & dreſſez-nous le procès-verbal en queſtion.

LA LOI.

Quelle folie, mon ami ?

LA Ce. DUROSEL.

Croyez, mon oncle, que cette formalité ſera inutile à l'avenir.

DUFRANC.

Non, non : je tiens plus que jamais à mon idée, & le contrat ne ſera point paſſé, ſi cette pièce n'eſt jointe à la minute, & ſi la clauſe n'y eſt inſérée.

LALOI.

Dufranc : cette leçon eſt bien humiliante.

DUFRANC.

Mais néceſſaire.

LALOI.

Vous allez donner à votre nièce un petit ridicule.

DUFRANC.

Pour lui en épargner un plus ſérieux.

LALOI.

Le plus léger laiſſe toujours quelques traces.

DUFRANC.

Un, trop grand, ne s'efface jamais.

LALOI, *avec impatience.*

Vous êtes bien entêté !

DUFRANC.

Quand je crois avoir raiſon.

LALOI.

Vous le voulez donc ?

DUFRANC.

Je le veux.

LALOI.

Abſolument ?

DUFRANC.

Abſolument : & que le Diable vous emporte avec toutes vos réflexions.

LALOI.

Allons : il faut se rendre à vos désirs impérieux.

DUFRANC.

Vous allez me prêter votre ministère ?

LALOI.

Bien malgré moi. (*A part à la Ce. Durosel.*) Remettez-vous, petite femme ; c'est une fantaisie qui lui passera.

(*Laloi se met devant le bureau & dresse le procès-verbal.*)

LA Ce. DUROSEL, *à Dufranc.*

Que le repentir le plus sincère vous désarme.

DUFRANC.

Quand je serai satisfait.

DUROSEL.

Vous connaissez le cœur excellent de Juliette.

DUFRANC.

C'est pour cela que je te l'ai donnée.

LA Ce. DUROSEL.

Vos simples désirs seront toujours un ordre pour moi.

DUFRANC.

Je le crois : je ne désirerai jamais que ton bonheur.

DUROSEL.

Eh ! vous faites couler ses larmes !

DUFRANC.

Pour qu'elle n'en répande pas davantage un jour.

LALOI, *tout en écrivant.*

Mon ami: souvent une adroite indulgence corrige mieux que la punition la plus sévére.

DUFRANC.

Vous ne savez ce que vous dites.

LALOI, *déclamant.*

» Le pardon seul élève au-dessus des humains. »

DUFRANC.

Oh! je sais citer comme vous.

» Qui pardonne aisément invite à l'offenser. »

LALOI, *se levant & prenant son papier.*

Oh! il n'en démordra point!

DUFRANC.

Non.

LALOI.

Hé-bien! homme dur: voici votre procès-verbal dressé! Il est encore entre mes mains, & vous êtes toujours le maître de revenir sur vos pas.

DUFRANC.

Je n'en ai nulle envie.

LALOI.

Vous voulez donc absolument désespérer votre Juliette?

DUFRANC.

Non, M. le Raisonneur, je ne veux point désespérer ma Juliette; je l'aime trop pour cela: je veux seulement, je veux qu'elle ne puisse plus se falsifier. Après tout, je ne lui demande que d'être toujours elle-même. Que diable? il me semble que cela n'est pas difficile; &, si j'étais complimenteur, je lui dirais que c'est pour son propre intérêt; car elle ne peut pas changer sans y perdre. Regardez-la, & dites si vous n'êtes pas de mon avis.

LALOI.

Vous avez raison.

DUROSEL.

Je pense comme mon oncle.

LALOI. *lui remettant le procès-verbal.*

Voici l'acte que vous désirez.

DUFRANC.

C'est bon: & je lui payerai tantôt les arrérages de sa rente; je les payerai même doubles, à cause du petit chagrin d'aujourd'hui.

LALOI.

Quel homme singulier! Humeur brusque & bon cœur.

DUFRANC.

Allons tous à présent dîner ensemble, & plus de tristesse.

(*S'arrêtant.*)

Oh! la bonne idée! la bonne idée que celle de mon procès-verbal! Que de femmes à qui, pour pouvoir se flatter de les connaître, il faudrait en demander autant!

VAUDEVILLE.

AIR : *On compterait les diamans.*

DUFRANC.

OH ! pour les fripons, le bon tems !
Le masque est aujourd'hui d'usage :
On ne reconnait plus les gens,
Même en les fixant au visage.
Tel emporte le bien d'autrui
Qui, loin de fair son œil sévère,
Sans crainte passe devant lui...
Une Perruque en fait l'affaire. (*bis.*)

DUROSEL.

PRÈS de sa belle, un amoureux
Trouve la constance importune :
Eh quoi ! toujours de noirs cheveux ?
Toujours l'air trop vif d'une brune ?
De la blonde alors la langueur
Offre un nouveau moyen de plaire :
Mais comment changer de couleur ?...
Une Perruque en fait l'affaire. (*bis.*)

LA LOI.

TEL, dans le cœur n'est qu'un tyran,
Sous un dehors patriotique ;
Tel est crû Républicain franc,
Qui déteste la République :
Comment pareil déguisement
A nos yeux peut-il donc se faire ?
Rien n'est plus simple assurément....
Une Perruque en fait l'affaire. (*bis.*)

LA Cᵉ. DUBOSEL, *au Public.*

DEPUIS long-tems on dit par-tout
Qu'il n'eſt plus rien de neuf au monde;
Mais c'eſt au Théâtre ſur-tout
Que ce vieux proverbe ſe fonde.
Notre Auteur voulut cependant,
Par du nouveau, vous ſatisfaire;
C'était beaucoup oſer vraiment....
Notre Perruque en fait l'affaire. (*bis.*)

Nota. Si cette petite Comédie a eu un ſuccès bien fait pour flatter l'amour-propre de l'Ecrivain qui en a le moins, je déclare ici que je le dois entièrement à l'Auteur de l'Anecdote intitulée, *l'Inconvénient des Perruques des Dames.* Cette Anecdote a été imprimée dans un des numéros de la *Décade philoſophique*, Journal intéreſſant, pour lequel on ſouſcrit rue Thérèſe, au coin de la rue Helvétius.

FIN.